

Les journalistes scientifiques : des éducateurs ? Enquête auprès des membres de l'Association des communicateurs scientifiques du Québec

Philippe MARCOTTE

Étudiant à la maîtrise
Département d'information
et de communication
Université Laval (Québec)
compma@hermes.ulaval.ca

Florian SAUVAGEAU¹

Professeur
Département d'information
et de communication
Université Laval (Québec)
florian.sauvageau@com.ulaval.ca

De prime abord, les journalistes qui se consacrent à la science apparaissent comme des personnages singuliers. Ils manifestent notamment une propension peu commune à se regrouper et à se fréquenter, animés par la même volonté de propager la science et de participer à l'avancement du journalisme scientifique. Il existe une Fédération mondiale des journalistes scientifiques, une « association d'associations », qui réunit 25 associations de journalistes scientifiques de toutes les régions du monde². L'ampleur du mouvement est impressionnante. Certes, il existe de nombreux autres groupes de journalistes (nationaux, régionaux, linguistiques, thématiques, etc.) dont le nombre de membres est souvent imposant, mais, à notre connaissance, rien n'égale l'envergure et l'originalité du phénomène observé en science.

Au Canada, comme c'est le cas dans bien des domaines, il y a deux associations de journalistes scientifiques. L'une réunit surtout des anglophones, l'autre des francophones du Québec. La Canadian Science Writers' Association a été formée en 1971 par un petit groupe de journalistes désireux « d'aider les autres Canadiens à mieux comprendre les changements rapides que connaît le monde³ ». L'Association des communicateurs scientifiques du Québec (ACS) existe quant à elle depuis 1977⁴. L'objectif de ses

fondateurs était de « regrouper les professionnels de la communication scientifique dans le but de favoriser le développement, la diffusion et la vulgarisation de l'information dans les domaines de la science et de la technologie⁵ ». Son influence sur l'évolution de la vulgarisation scientifique au Québec est indéniable.

Toutes ces associations ont en commun l'objectif de mieux faire connaître la science. Certaines forment aussi des regroupements pour le moins hétéroclites. Ainsi, au Québec, l'ACS – comme sa contrepartie canadienne d'ailleurs – accueille tout autant des communicateurs scientifiques que des journalistes ; relationnistes, rédacteurs, réalisateurs, agents d'information, animateurs et journalistes s'y côtoient, et partagent les mêmes colloques, bulletins d'information et ateliers de formation. De fait, l'ACS, sans témoigner de l'interchangeabilité des communicateurs et des journalistes scientifiques, manifeste du moins une communion d'intérêts. C'est à ses membres, en particulier aux journalistes scientifiques, que cet article est consacré ; c'est aussi et surtout à la passion pour la science que ses membres partagent que nous nous intéressons.

Des liaisons dangereuses ?

D'aucuns auront noté la relation particulière des journalistes scientifiques à leurs sources, souvent définie comme une relation de connivence. Les journalistes scientifiques seraient prompts à glorifier les découvertes et les avancées des scientifiques, ne faisant que peu de cas de leurs échecs, et, surtout, ils manqueraient de distance critique dans leur couverture. Marie-Noëlle Sicard (1997) avance ainsi qu'« en général, les journalistes scientifiques partagent les perspectives, les évaluations des experts, adoptent le point de vue interne de l'institution scientifique qui est leur source ou, au mieux, renvoient dos à dos deux expertises contradictoires [...] »⁷ ; Dorothy Nelkin (1987) allègue que « *captivated by science and regarding scientists with awe, most science journalists write about their subject in glowing terms [...]* »⁸, et ajoute que les journalistes scientifiques « [...] *tend to behave like sports writers : they have chosen their topic out of love for it* »⁹. Est-ce à dire que le journalisme scientifique, comme le suggère Jean-Marie Charon (1993) à propos du journalisme spécialisé dans son ensemble, constitue une « *descendance illégitime* », qui s'appliquerait surtout à « *transmettre, expliquer, faire comprendre* »¹⁰, bien davantage qu'à « *sa responsabilité dans le débat démocratique, [...] à sa fonction critique* »¹¹ ?

Certains feront valoir au contraire que les journalistes scientifiques ont, à plusieurs occasions, vertement critiqué le monde scientifique et s'y sont attaqués de front : répondant à la critique de Charon, Françoise Tristani-Potteaux (1997) souligne que, dans le cas de la France, « *c'est une journaliste scientifique [...] qui a fait éclater l'affaire du sang contaminé, [et que] ce sont des chroniqueurs spécialisés qui ont attaqué le lobby nucléaire*¹² ». Si notables soient de pareils cas, il nous semble difficile de les élever en contre-argument solide : leur éclat n'est aucunement garant de leur normalité, et nous ne saurions les prendre en considération pour décrire en substance la pratique courante du journalisme dans le domaine des sciences. En fait, plus largement, il importe de ne pas considérer le journalisme scientifique comme un objet immuable dans le temps (ou identique d'une société à l'autre).

Ainsi, comme le relèvent Patrick Champagne (1999), concernant la France¹³, et Nelkin (1987), concernant les États-Unis¹⁴, le journalisme scientifique aura connu des périodes pendant lesquelles ses acteurs se seront montrés particulièrement critiques et socialement engagés, et en revanche des périodes dominées par un journalisme davantage passif. La connivence entre les journalistes scientifiques et le milieu scientifique, si connivence il y a, ne constituerait donc pas une « caractéristique intrinsèque » du journalisme scientifique, mais serait propre à certaines périodes spécifiques de son histoire.

D'autres diront que cette connivence constitue un passage obligé, une contrainte inhérente à la spécificité de ce champ. Sicard (1997) souligne qu'« *en général, la maîtrise problématique des sources et la difficulté de se situer par rapport aux discours d'expertise justifient la nécessité, pour les journalistes [scientifiques], d'entretenir, avec les experts côtoyés régulièrement, une relation de connivence plutôt que de contrôle*¹⁵ ». Mais les sources sont-elles, ailleurs, toujours plus « maîtrisables » ? La complexité n'est-elle l'affaire que de la science ? Il est vrai, pour reprendre le propos de Pierre Sormany (2000), que les risques de la « *promiscuité*¹⁶ » sont le lot du journalisme spécialisé (économique, juridique, culturel, etc.), et non une singularité du journalisme scientifique.

Toutefois, à notre avis, la particularité du journalisme scientifique, sans nier son affinité avec les autres formes de journalisme spécialisé, ne se mesure pas au premier plan à partir des contingences particulières de sa pratique, telles la maîtrise des sources ou la complexité des sujets traités, mais bien à un niveau plus symbolique, à partir de la conception même du journalisme (et de sa finalité) que partagent ceux qui le pratiquent. Du moins, c'est ce que nous chercherons à montrer.

Nous nous concentrerons donc essentiellement sur les représentations des journalistes scientifiques, qui nous permettent, à terme, d'esquisser les contours de leurs idéaux et de leur système de valeurs, pour ensuite tenter de comprendre comment ils modèlent leur conception du journalisme sur ces représentations. Les journalistes scientifiques partageraient, en amont de leur travail, une *considération*, un égard, voire une passion pour la science, et, selon notre hypothèse, c'est d'abord et avant tout de cette considération que découlerait une conception *autre* du journalisme. La connivence avec les sources ne se développerait donc pas, *a posteriori*, à la suite de contacts répétés par exemple ; les journalistes scientifiques seraient *a priori* plus sensibles et favorables aux discours de leurs sources, des protagonistes de la science. La propension des journalistes scientifiques à se regrouper afin de mieux propager et promouvoir la science découlerait du même respect pour la science et les scientifiques, et non pas du partage concret d'un métier, de ses particularités et difficultés.

L'enquête

Quatre-vingt-neuf membres de l'Association des communicateurs scientifiques du Québec ont accepté de répondre à nos questions¹⁷. Les répondants ont été répartis en trois groupes : les journalistes scientifiques (19 répondants), les communicateurs scientifiques (58 répondants) et les « hybrides », c'est-à-dire les répondants, sans doute des pigistes, partageant leur temps entre des fonctions de journaliste et de communicateur scientifiques (12 répondants)¹⁸.

La petitesse des sous-groupes invite donc à la prudence dans l'interprétation des résultats (chacun des répondants ayant souvent un poids substantiel dans ceux-ci) : les résultats relatifs aux hybrides tout particulièrement sont à considérer en tant qu'indicateurs de tendance et se doivent d'être analysés en considération de la taille de l'échantillon. Cependant, il importe de souligner que nous estimons avoir rejoint plus du tiers de l'ensemble de la population des journalistes scientifiques du Québec¹⁹, ce qui n'est pas sans ajouter à la pertinence des résultats dans leur ensemble.

L'objectif premier de la démarche, rappelons-le, est de mieux connaître les journalistes scientifiques. Aussi, les communicateurs scientifiques feront-ils ici office de base comparative nous permettant de voir en quoi les journalistes scientifiques s'en distinguent (ou s'y confondent). De même, sans pouvoir définir parfaitement les caractéristiques particulières des hybrides, nous pourrions évaluer en

quoi ils se comparent aux journalistes ou aux communicateurs scientifiques. Nous ferons également appel à une autre base comparative pour mieux cerner le profil des journalistes scientifiques, soit à des données relatives à l'ensemble des journalistes francophones canadiens. Ces données, obtenues auprès de 80 journalistes, sont issues d'une mise à jour, également effectuée en 2003, d'une enquête de David Pritchard et Florian Sauvageau auprès de l'ensemble des journalistes canadiens, réalisée en 1996 et publiée en 1999 sous le titre *Les journalistes canadiens : un portrait de fin de siècle*²⁰. Les données sur l'ensemble des journalistes francophones constitueront la norme journalistique à partir de laquelle nous pourrions mesurer l'écart qui sépare les journalistes scientifiques de leurs confrères, et voir en quoi ils sont ou ne sont pas des journalistes « comme les autres ».

Profil general des repondants

Le tableau n°1 montre que les journalistes scientifiques interrogés sont majoritairement (à 63%) des hommes, contrairement aux groupes des hybrides et des communicateurs qui sont composés aux deux tiers environ de femmes. Les journalistes scientifiques sont dans l'ensemble assez expérimentés, cumulant en moyenne 16 années d'expérience, soit un peu plus (3 années) que les deux autres groupes. Notons par ailleurs que la relève forme tout de même une cohorte assez importante chez les membres de l'ACS : les répondants ayant cumulé 10 années ou moins d'expérience composent plus ou moins 40% des trois sous-groupes. Hormis les hybrides, évidemment, rares sont ceux qui disent travailler à plusieurs enseignes : en grande majorité, à presque 90%, les journalistes et les communicateurs scientifiques n'ont qu'un seul employeur

Sans surprise, les journalistes scientifiques, hybrides et communicateurs scientifiques interrogés sont très scolarisés : la quasi-totalité des répondants ont un diplôme universitaire, et plusieurs détiennent une maîtrise ou un doctorat (les journalistes scientifiques sont cependant moins nombreux que les deux autres groupes à avoir terminé des études aussi avancées). Le quart des journalistes scientifiques ont par ailleurs suivi des cours en journalisme ou en communication, ce qui est peu en comparaison des communicateurs scientifiques (41%) et des hybrides (67%). Les journalistes scientifiques forment un groupe beaucoup plus scolarisé que l'ensemble des journalistes francophones du Canada, qui n'étaient qu'un peu plus de 60% à détenir un diplôme universitaire en 1996.

Tableau n° 1 : Profil général des répondants

		Journalistes scientifiques	Communicateurs scientifiques	Hybrides
Sexe (proportion d'hommes)		63 %	36 %	33 %
Expérience moyenne (années)		16,4	13,0	13,3
Formation	Diplôme universitaire	95 %	98 %	100 %
	Maîtrise ou doctorat	26 %	59 %	50 %
	A suivi des cours en journalisme ou en communication	26 %	41 %	67 %

Signalons que, tous types confondus, les membres de l'ACS se disent presque tous heureux de leur sort : 95% d'entre eux déclarent être « très » ou « assez satisfaits » de leur travail. Ils partagent de fait les sentiments de l'ensemble des journalistes francophones canadiens, quoique la proportion des « très satisfaits » soit plus élevée chez les membres de l'ACS que chez l'ensemble des journalistes (68% contre 46%). Cette satisfaction pourrait bien être liée à une grande latitude professionnelle : environ 85% des journalistes scientifiques, des hybrides et des communicateurs scientifiques disent jouir d'une autonomie « presque complète » ou de « beaucoup d'autonomie » dans l'exécution de leurs tâches. Le haut niveau de satisfaction se retrouve également dans la vision que les membres de l'ACS se font de leur avenir professionnel : ceux-ci disent en effet très majoritairement vouloir travailler dans le même domaine dans 5 ans, soit 89% des journalistes scientifiques, la totalité des hybrides et 74% des communicateurs scientifiques. Quant à ceux qui nous ont confié vouloir changer de domaine dans un avenir rapproché, ils ne semblent pas exprimer d'insatisfaction notable face à leur emploi actuel, ayant simplement, le plus souvent, le « goût de passer à autre chose ».

Perception de la réussite des entreprises à informer le public

Le contentement des membres de l'ACS ne se retrouve cependant pas dans leur appréciation de la qualité du travail de leur employeur et, plus généralement, de celui de l'ensemble des médias canadiens. Nous avons en effet demandé aux répondants de se prononcer sur la réussite

de leur(s) propre(s) entreprise(s), et sur la réussite des médias canadiens en général à remplir leur mission d’informer le public (à l’aide d’une échelle de 1 à 5, où 1 signifie qu’ils le font « mal » et 5 qu’ils le font « parfaitement »). Les journalistes scientifiques n’attribuent qu’une note passable aux médias canadiens (3,00 sur 5), mais ils se montrent moins sévères envers leur(s) propre(s) entreprise(s) (une note de 3,74 sur 5) (tableau n°2). Ce faisant, ils suivent la tendance générale observée tant chez l’ensemble des journalistes que chez les communicateurs scientifiques et les hybrides. Les journalistes scientifiques créent cependant un peu plus l’écart, entre l’évaluation qu’ils font de leur entreprise et des médias en général, que les journalistes dans leur ensemble ; ils se montrent toutefois moins « rudes » que les communicateurs scientifiques et les hybrides dans l’évaluation de la réussite des médias canadiens à bien informer le public²¹.

Tableau n° 2 : Perception de la réussite à informer de l’entreprise et des médias canadiens

	Ensemble des journalistes	Journalistes scientifiques	Communicateurs scientifiques	Hybrides
Propre(s) entreprise(s)	3,63	3,74	3,48	3,50
Médias canadiens	3,27	3,00	2,69	2,83

Notes : – Pour la définition de « Ensemble des journalistes », voir note 22 en fin d’article
 – Scores moyens sur une échelle de 1 à 5, où 1 signifie « mal » et 5 signifie « parfaitement »

Les entreprises de presse préférées

Peu de médias semblent échapper à la critique des membres de l’ACS : à la question « Quelle entreprise de presse canadienne (ou québécoise) admirez-vous le plus ? », une forte proportion des répondants de l’ACS avouent n’en admirer aucune ou être incapables de répondre, soit 43% des journalistes scientifiques, 58% des hybrides et 29% des communicateurs scientifiques (tableau n° 3). À titre comparatif, seulement 12% de l’ensemble des journalistes francophones du pays répondent de la sorte.

Tableau n° 3 : Entreprises de presse canadiennes (ou québécoises) les plus admirées

	Ensemble des journalistes	Journalistes scientifiques	Communicateurs scientifiques	Hybrides
Radio-Canada	34 %	21 %	19 %	8 %
Le Devoir	5 %	11 %	28 %	25 %
Aucune	9 %	32 %	24 %	50 %
Ne sait pas	3 %	11 %	5 %	8 %

Chez les membres de l'ACS qui disent admirer une entreprise de presse, Radio-Canada (la radio-télévision publique) et le quotidien *Le Devoir* se démarquent et s'attirent, respectivement, la faveur de 21% et de 11% des journalistes scientifiques. Ces derniers partagent en cela l'opinion de l'ensemble des journalistes, puisque ceux-ci préfèrent également Radio-Canada au *Devoir*, quoique leur préférence pour la société d'État soit plus marquée (et inversement pour *Le Devoir*)²³. En revanche, du côté des hybrides et des communicateurs scientifiques, bien que les deux mêmes entreprises de presse figurent en tête de liste, *Le Devoir* est préféré à Radio-Canada.

Le manque d'enthousiasme des journalistes scientifiques pour les médias canadiens est d'autant plus étonnant que la très grande majorité des répondants de l'ACS, tous types confondus, font de Radio-Canada et du *Devoir* une source première d'information : environ 80% de ceux-ci regardent le plus souvent les informations télévisées à Radio-Canada (ou à RDI, sa chaîne d'information continue) ; et tout près des trois quarts des journalistes scientifiques et des hybrides, et la moitié des communicateurs, lisent régulièrement (au moins une fois par semaine) *Le Devoir*. De même, bien que le journal *La Presse* soit lu assidûment par la quasi-totalité des journalistes scientifiques (95%) et la moitié des hybrides et des communicateurs scientifiques, il n'est admiré, au total, que par deux de nos 89 répondants. L'attention que les membres de l'association prêtent à un média est donc rarement synonyme d'admiration, au contraire de ce que l'on retrouve chez l'ensemble des journalistes francophones, où l'on observe une certaine corrélation entre l'exposition à un média et l'admiration qu'on lui porte.

Les fonctions sociales du journalisme

Afin de mieux comprendre la conception de leur métier qu'ont les journalistes scientifiques et les hybrides, nous les avons questionnés à propos de l'importance à accorder à diverses fonctions sociales propres au journalisme (en utilisant une échelle de 1 à 4, allant de « sans importance » à « très important »).

Le tableau n°4 montre que « enquêter sur les activités des gouvernements et des organisations publiques » vient au premier rang des fonctions que privilégient les journalistes scientifiques (avec une moyenne de 3,94 sur 4, et 94% de ces journalistes qui jugent cette fonction très importante).

Une autre fonction liée au champ politique, soit celle qui consiste à « discuter des politiques publiques lorsqu'elles sont en voie d'élaboration », se classe troisième (avec un score de 3,76 et trois journalistes scientifiques sur quatre qui l'estiment très importante). Il s'avère donc, considérant l'intérêt porté à ces deux fonctions, que les journalistes scientifiques réservent une place de choix à l'activité politique, et ce même si son examen ne constitue pas pour eux, de prime abord, une occupation routinière.

D'ailleurs, les journalistes scientifiques prêtent beaucoup plus d'intérêt à ces deux fonctions que l'ensemble des journalistes francophones. Ces deux fonctions ne sont pas prioritaires pour les hybrides.

La fonction qui est de loin favorisée par l'ensemble des journalistes, « rapporter fidèlement les propos des personnalités rencontrées », est aussi jugée primordiale par les journalistes scientifiques (davantage encore par les hybrides), puisque plus de 80% d'entre eux estiment qu'il est très important de s'y appliquer (la fonction obtient un score de 3,82 sur 4 et se place au deuxième rang des fonctions les plus importantes). La fonction paraît être, pour tous, au cœur de l'activité journalistique.

Tableau n° 4 : L'importance de diverses fonctions journalistiques

	Ensemble des journalistes	Journalistes scientifiques	Hybrides
Enquêter sur les activités des gouvernements et organisations publiques.	3,69 (73%)	3,94 (94%)	3,40 (50%)
Rapporter fidèlement les propos des personnalités rencontrées	3,90 (92%)	3,82 (82%)	4,00 (100%)
Étendre le champ des préoccupations culturelles du public	3,28 (40%)	3,76 (76%)	3,80 (80%)
Discuter des politiques publiques lorsqu'elles sont en voie d'élaboration	3,34 (45%)	3,76 (76%)	3,50 (60%)
Analyser et interpréter les enjeux difficiles	3,70 (73%)	3,71 (71%)	3,80 (80%)
Donner aux gens ordinaires la chance de s'exprimer	3,58 (63%)	3,50 (53%)	3,40 (50%)
Transmettre l'information au public rapidement	3,64 (66%)	3,35 (41%)	3,00 (20%)
Mettre l'accent sur les nouvelles susceptibles d'intéresser le public le plus large	3,45 (55%)	3,35 (41%)	2,80 (20%)
Influencer l'opinion publique	2,23 (5%)	2,71 (24%)	2,78 (30%)
Meubler les loisirs du public, divertir	2,47 (5%)	2,71 (12%)	2,50 (0%)
Augmenter le tirage ou les cotes d'écoute	2,66 (13%)	2,65 (12%)	2,56 (0%)

Note : Scores moyens sur une échelle de 1 à 4, où 1 signifie « sans importance », et 4 « très important ». Entre parenthèses se trouvent les pourcentages de ceux qui ont répondu « très important ».

Les journalistes scientifiques, tout comme les hybrides d'ailleurs, témoignent par contre d'une singularité certaine par rapport à l'ensemble des membres de la profession journalistique en accordant une importance considérable à la fonction consistant à « étendre le champ des préoccupations culturelles du public » : 76% des journalistes scientifiques

la jugent très importante, contre 40% de l'ensemble des journalistes francophones canadiens (chez qui l'importance de la fonction vient loin derrière celle qu'ils accordent à plusieurs autres).

« Analyser et interpréter les enjeux difficiles » serait également prioritaire pour les journalistes scientifiques (et les hybrides), à l'instar cette fois des journalistes en général : un peu plus de 70% des uns et des autres jugent ainsi très important de dépasser le simple rapport des événements et de s'attarder en profondeur aux enjeux complexes. Viennent ensuite, toujours en ordre décroissant, les fonctions de « donner aux gens ordinaires la chance de s'exprimer », de « transmettre l'information au public rapidement » (beaucoup moins importante, sans surprise, tant pour les journalistes scientifiques et les hybrides, qui vivent rarement l'urgence de la nouvelle, que pour les journalistes en général), et de « mettre l'accent sur les nouvelles susceptibles d'intéresser le public le plus large ».

C'est la fonction d'« influencer l'opinion publique » qui vient ensuite. Bien qu'elle ne soit pas jugée prioritaire (un score de 2,71 sur 4), le quart des journalistes scientifiques interrogés la considèrent tout de même très importante, soit bien davantage que les journalistes en général, puisque seulement 5% de ces derniers lui accordent pareille valeur. À ce chapitre également, les hybrides abondent dans le sens des journalistes scientifiques, avec la même intensité.

Nous avons aussi demandé aux répondants d'évaluer l'importance de divers facteurs dans la définition qu'ils se font de ce qu'est une nouvelle. Disons d'emblée que, dans l'ensemble, les journalistes scientifiques et les hybrides partagent sensiblement les mêmes références normatives. Ce sont ainsi les sources d'information qu'ils perçoivent comme ayant le plus d'influence sur leur définition de la nouvelle. En cela, ils ne sont pas différents de l'ensemble des journalistes francophones. Viennent ensuite, dans l'ordre, les connaissances acquises à l'école ou à l'université, le travail des autres médias (nationaux et concurrents), l'entourage (collègues, supérieurs, amis), puis, loin derrière, les sondages d'opinion publique et les études de marché.

Notons cependant que deux facteurs externes au monde des médias influencent davantage les journalistes scientifiques que les journalistes francophones canadiens, soit leur entourage et les connaissances acquises à l'école ou à l'université ; dans ce dernier cas, cela n'est sans doute pas étranger à la forte scolarisation des journalistes scientifiques.

Le scepticisme

Dans le but d'évaluer le sens critique des membres de l'ACS, nous les avons interrogés à propos du niveau de scepticisme qu'ils estiment nécessaire d'adopter face aux gestes de différentes personnes dont ils sont susceptibles de couvrir les activités, soit les gens du monde des affaires, les personnages publics et les scientifiques. Le scepticisme fut mesuré en utilisant la même échelle que celle qui avait servi à l'analyse des fonctions journalistiques, soit une échelle de 1 à 4 (où 1 signifie « sans importance », et 4, « très important »).

Comme l'indique le tableau n°5, les journalistes scientifiques, tout comme les hybrides et les communicateurs scientifiques, considèrent qu'il est primordial de « rester sceptiques face aux gestes du monde des affaires » (et ce davantage que les journalistes en général) : 84% d'entre eux ont répondu qu'il est « très important » de maintenir une telle attitude (une moyenne de 3,84 sur 4). Il en est presque de même en ce qui concerne les gestes des personnages publics : environ les trois quarts des répondants de l'ACS jugent le scepticisme « très important » (soit la même proportion que celle observée chez les journalistes en général). Bref, il serait, pour les membres de l'ACS, essentiel de conserver une franche distance critique entre eux et les gens d'affaires, les entrepreneurs, les politiciens ou encore les représentants d'institutions publiques diverses.

Tableau n° 5 : L'importance du scepticisme

	Ensemble des journalistes	Journalistes scientifiques	Communicateurs scientifiques	Hybrides
Rester sceptiques face aux gestes du monde des affaires	3,69 (73%)	3,84 (84%)	3,84 (83%)	3,83 (83%)
Rester sceptiques face aux gestes des personnages publics	3,68 (73%)	3,74 (74%)	3,79 (79%)	3,67 (67%)
Rester sceptiques face aux gestes des scientifiques	---	3,47 (53%)	3,56 (64%)	3,75 (75%)

Note : Scores moyens sur une échelle de 1 à 4, où 1 signifie « sans importance », et 4, « très important ». Entre parenthèses se trouvent les pourcentages de ceux qui ont répondu « très important ».

Par contre, chez les journalistes scientifiques (et non pas chez les hybrides cependant), le niveau de scepticisme subit une baisse sensible lorsqu'il est question de l'attitude à adopter vis-à-vis des scientifiques. En effet, malgré un taux passablement élevé de scepticisme (3,47 sur 4), près de la moitié (47%) des journalistes scientifiques ne considèrent pas qu'il soit « très important » de rester sceptique face aux gestes des scientifiques. Les communicateurs scientifiques sont également *a priori* moins sceptiques face aux scientifiques que vis-à-vis des gens d'affaires ou des personnages publics, mais ils le sont tout de même un peu plus que les journalistes scientifiques.

Le public

Nous avons finalement examiné la représentation du public chez les répondants en leur soumettant trois énoncés et en leur demandant de se prononcer sur leur véracité à l'aide d'une échelle de 1 à 10 (où 1 signifie « totalement en désaccord » avec l'énoncé, et 10, « parfaitement d'accord »). La première proposition, selon laquelle « l'auditoire s'intéresse davantage aux nouvelles du jour qu'aux analyses », serait juste selon les trois groupes de répondants de l'ACS : journalistes scientifiques, hybrides et communicateurs scientifiques y accordent une note moyenne d'environ 7 sur 10 (tableau n°6). Les répondants rejoignent ici l'avis des journalistes francophones en général. En revanche, les deux autres énoncés nous ont permis de constater des différences importantes entre l'ensemble des journalistes et les membres de l'ACS.

La deuxième proposition, qui suggère que « l'auditoire souhaite davantage être divertie qu'informé sur les dossiers d'actualité », est en effet bien davantage cautionnée par les journalistes scientifiques que par les journalistes en général : alors que ces derniers sont légèrement en désaccord avec cette proposition (4,46 sur 10), les premiers sont plutôt en accord avec elle (6,16 sur 10). Ici encore, *grosso modo*, les communicateurs et, dans une moindre mesure, les hybrides partagent l'avis des journalistes scientifiques.

Finalement, lorsqu'on leur demande si « l'auditoire est crédule et facile à duper », les journalistes scientifiques, loin de balayer la proposition, lui accordent une valeur moyenne de 5,16 sur 10. Leur position se détache de façon importante de celle de l'ensemble des journalistes, pour qui cette proposition ne s'avère que très peu fondée (une moyenne de 2,79 sur 10). Quant aux hybrides et aux communicateurs scientifiques, ils partagent eux aussi la position des journalistes scientifiques, et ce avec davantage d'aplomb (en particulier dans le cas des hybrides). Signalons que, dans l'ensemble, une proportion

substantielle des répondants de l'ACS ont réagi de façon plutôt « intransigeante » à cette dernière question : approximativement 15% d'entre eux ont indiqué « 8 » ou « 9 » sur l'échelle de 1 à 10, et 10% ont répondu « 10 » (ou « parfaitement d'accord » avec l'idée que l'auditoire est crédule). À l'opposé, seulement 5% de l'ensemble des journalistes francophones ont répondu « 8 » ; aucun n'a répondu « 9 » ou « 10 ».

Tableau n° 6 : Perception des lecteurs ou de l'auditoire

	Ensemble des journalistes	Journalistes scientifiques	Communicateurs scientifiques	Hybrides
L'auditoire s'intéresse davantage aux nouvelles du jour qu'aux analyses	6,93	6,88	6,93	7,75
L'auditoire souhaite davantage être divertit qu'informé sur les dossiers d'actualité	4,46	6,16	6,09	5,67
L'auditoire est crédule et facile à duper	2,79	5,16	5,53	6,17

Note : Sur une échelle de 1 à 10 (1 = totalement en désaccord, 10 = totalement d'accord)

Une conception différente du journalisme

Les typologies de journalistes ne manquent pas. Celle de Balzac²⁴, au XIX^e siècle, distinguait déjà le Maître-Jacques du journal, rédacteur de petits faits et de petites nouvelles, du Faiseur d'articles de fond, qui étudie les questions commerciales ou agronomiques et les livres de haute science. Gerald Grant (1979) a identifié trois types de journalistes : le reporter, une « courroie de transmission » selon lui, l'enquêteur, et l'analyste, plus « intellectuel », plus proche du spécialiste des sciences sociales²⁵.

Dans le cadre d'une enquête réalisée au début des années 1980 auprès de journalistes de la presse quotidienne francophone du Québec, Simon Langlois et Florian Sauvageau (1982) ont défini quatre types de journalistes²⁶ : le reporter, qui privilégie la relation des faits tels qu'ils lui sont rapportés ; l'enquêteur-analyste, qui souhaite jouer un rôle plus actif dans la relation des faits, en les mettant en contexte par exemple ; le séducteur, qui se préoccupe surtout d'intéresser le lecteur ; et enfin l'éducateur, qui cherche à convaincre et qui « se présentera souvent comme

*un agent de changement ou de développement*²⁷ ». Les éducateurs partagent en fait une conception « directive » du journalisme, selon laquelle il appartient aux journalistes de cibler les préoccupations à mettre à l'ordre du jour, de guider l'attention du public, voire d'influencer ses opinions et ses actions. Les journalistes scientifiques qui ont participé à notre enquête appartiennent pour bon nombre à ce dernier type de journalistes : ce sont des « éducateurs ». Ils se distinguent en cela nettement de la majorité des journalistes francophones canadiens.

Rappelons quelques résultats de l'enquête qui illustrent notre constat : les trois quarts des journalistes scientifiques considèrent très important d'« étendre le champ des préoccupations culturelles du public », ce qui représente près du double de ce que l'on retrouve chez les journalistes en général ; ils sont aussi beaucoup plus nombreux à vouloir « discuter des politiques publiques lorsqu'elles sont en voie d'élaboration » ; et un journaliste scientifique sur quatre, comparativement à un sur 20 du côté des journalistes en général, croit qu'il est très important d'influencer l'opinion publique. De surcroît, la critique acerbe des médias retrouvée chez les journalistes scientifiques accreditte l'hypothèse de l'éducateur, d'un journaliste qui s'assigne la tâche de corriger une situation à ses yeux déplorable. Rappelons que les journalistes scientifiques accordent aux médias canadiens tout juste la note de passage pour leur succès à informer le public, et que plus de 40% d'entre eux n'admirent aucune entreprise de presse canadienne²⁸. Parallèlement, les journalistes scientifiques considèrent le public en général féru de divertissement, intéressé davantage par la nouveauté et les nouvelles brutes que par l'analyse, et même crédule et facile à duper. Les journalistes scientifiques estimeraient en quelque sorte que le public est incapable de soupeser seul les tenants et les aboutissants de l'information. En somme, les médias failliraient en grande partie à leur tâche et le public en paierait le prix ; l'« ambition pédagogique », pour reprendre l'expression de Charon (1993)²⁹, des journalistes scientifiques consisterait à corriger la situation en développant la connaissance et la culture scientifiques.

Cela dit, il ne faut pas exagérer la différence entre l'éducateur et les autres types de journalistes ; les types de la classification n'ont rien d'étanche. Le journaliste-reporter veut sans doute parfois se faire éducateur, et l'enquêteur-analyste peut aussi chercher à séduire ses lecteurs. Ainsi, tout éducateurs qu'ils soient, les journalistes scientifiques souhaitent aussi « enquêter sur les activités des gouvernements » et « analyser les enjeux difficiles ». Ils sont aussi nombreux (40%), à l'instar des séducteurs, à trouver très important de « mettre l'accent sur les

nouvelles susceptibles d'intéresser le public le plus large ». Mais le penchant des journalistes scientifiques pour l'éducation en fait tout de même des personnages singuliers.

Il nous faut également souligner que d'autres variables, outre le fait de pratiquer le journalisme scientifique ou d'appartenir à l'ACS, pourraient influencer une conception plus pédagogique et engagée du journalisme. Ainsi, la très forte scolarisation des répondants et leur champ d'études (les journalistes scientifiques étant peu nombreux à avoir étudié en journalisme ou en communication) sont probablement également en cause. Toutefois, la vision des journalistes scientifiques et des hybrides interrogés est plutôt homogène : hommes comme femmes, expérimentés ou non, employés de médias publics ou privés ne se différencient guère les uns des autres. Cette homogénéité nous permet de croire, malgré un échantillon de taille insuffisante pour affirmer quoi que ce soit de façon définitive, que des variables comme l'employeur, l'âge et le sexe n'influencent guère la conception du journalisme des journalistes scientifiques, mais que le fait d'appartenir à cette famille du journalisme spécialisé est, lui, d'une importance certaine.

Des communicateurs ?

En somme, les journalistes scientifiques partageraient une conception différente du journalisme, des représentations, des valeurs et des objectifs sensiblement distincts de ceux de leurs collègues. Seraient-ils alors davantage communicateurs que journalistes ? Puisque, évidemment, nous n'avons pas questionné les communicateurs scientifiques à propos des fonctions journalistiques, nous possédons moins d'indicateurs ou d'éléments de comparaison pour répondre à cette question de manière satisfaisante. Il s'avère cependant que les uns et les autres font certains constats similaires et partagent quelques convictions, particulièrement en ce qui a trait au scepticisme et à leur appréciation du système médiatique.

Rappelons que les journalistes scientifiques, sans baisser totalement la garde, accorderaient *a priori* plus de confiance aux scientifiques qu'aux personnages publics et aux gens d'affaires : 47% des journalistes scientifiques interrogés n'ont pas considéré comme « très important » de rester sceptique face aux personnes dont ils rapportent régulièrement les faits et gestes ; paradoxalement, les communicateurs scientifiques, c'est-à-dire ceux qui doivent en principe en faire la promotion, prônent davantage le scepticisme vis-à-vis des scientifiques. Considérant le doute comme un indicateur valable de l'importance accordée à la fonction

critique – pierre angulaire du journalisme pour plus d’un –, les journalistes scientifiques n’auraient-ils pas dû se dire particulièrement sceptiques à l’endroit des scientifiques ? N’aurait-ce pas été là une façon, pour les journalistes scientifiques, de se distinguer véritablement des communicateurs ? Comme les scientifiques ne sont pas à l’abri de l’égarement ou de l’optimisme aveuglant, n’appartiendrait-il pas précisément au journalisme scientifique de poser un regard distant, de mettre les choses en perspective, somme toute de questionner le « monopole du savoir scientifique » ?

Ce n’est pas que les journalistes scientifiques manquent de sens critique. Ils en manifestent tout autant sinon davantage que l’ensemble des journalistes à l’égard des gens d’affaires ou des personnages publics. Toutefois, lorsqu’ils se retrouvent face aux scientifiques, leur attitude semble se transformer. Cela peut s’expliquer par le souci des journalistes de ne pas se couper de leurs (rares) sources ; cette attitude peut également être le fait du partage d’une même culture scientifique. Sormany, lui-même journaliste scientifique, va plus loin et attribue ce comportement à la « fascination » des journalistes scientifiques pour la science et à leur désir de la communiquer, à leur « mission éducative », qui leur fait oublier que, contrairement au communicateur, qui est au service de la source, ils sont au service du public³⁰. En se faisant le porte-parole d’une conception du journalisme scientifique apparemment moins en vogue chez ses confrères mais plus orthodoxe au regard de l’ensemble des journalistes, Sormany ajoute qu’« il faut savoir questionner, critiquer, traiter les sources scientifiques avec le même scepticisme de base qu’on traite les politiciens ou les gens d’affaires³¹ ».

L’hypothèse de l’éducateur viendrait préciser et nuancer l’interprétation de Sormany. La fascination des journalistes scientifiques pour la science et leur désir de la communiquer commanderait en fait une conception différente du journalisme, qui, elle, transformerait l’attitude des journalistes scientifiques face aux gestes des scientifiques et légitimerait cette « baisse de la garde » observée en matière de scepticisme. Les journalistes scientifiques agiraient pour le public, mais sans « être à son service » (comme le propose Sormany) ; bref, plutôt que de répondre à la demande, les journalistes scientifiques préféreraient déterminer l’offre, mais ce dans l’intérêt du public, pour son « bien », pourrait-on dire. Cette « visée civique », cette volonté de contribuer à l’amélioration de la collectivité, participe à notre avis de la singularité du journalisme scientifique en regard d’autres journalismes spécialisés : le journaliste économique, par exemple, ne cherche pas à convaincre de la nécessité d’épargner ou d’investir.

Les quelques autres indicateurs dont nous disposons pour comparer les journalistes scientifiques aux communicateurs ne laissent entrevoir que bien peu de différences, en particulier en ce qui a trait à leur représentation des acteurs du système médiatique. La perception qu'ont les communicateurs scientifiques de l'auditoire n'est guère plus positive que celle qu'en ont les journalistes scientifiques. Les communicateurs considèrent ainsi tout juste un peu plus que les journalistes scientifiques que le public est crédule. Pareillement, les deux groupes ont sensiblement la même opinion des grands médias, découlant, supposons-nous, d'une même déception face à la place tenue qu'y occupe la science, face à la distance qui sépare les aspirations des membres de l'ACS de la réalité médiatique. Il est vrai que, lorsqu'elle est médiatisée, la science est le plus souvent cantonnée dans ses quartiers (pages, émissions ou revues spécialisées), déjà fréquentés par un public intéressé, et qu'elle n'a que peu d'occasions d'en sortir, de faire la Une des quotidiens ou les manchettes des bulletins télévisés. Il est presque naturel qu'un certain cynisme se dégage de cette situation. Pourtant, les membres de l'ACS ne lâchent prise ni ne désespèrent : à preuve, la grande satisfaction au travail des journalistes scientifiques et le fait qu'ils désirent très majoritairement poursuivre leur carrière dans le domaine.

Une passion pour la science avant l'engagement pour le métier ?

Cela dit, il n'y a en fait rien de véritablement étonnant à ce qu'il existe des similitudes entre les journalistes et les communicateurs scientifiques, du simple fait qu'ils appartiennent tous à l'ACS. Que le discours des individus que nous avons interrogés reflète celui de l'association dont ils font partie tombe sous le sens. Il est possible que les valeurs des journalistes scientifiques n'adhérant pas à l'ACS diffèrent davantage de celles des communicateurs scientifiques. Mais le fait qu'une partie importante des journalistes scientifiques soient membres de l'association demeure, en soi, significatif ; au Québec, la même cohabitation avec les communicateurs n'existe pas dans d'autres secteurs du journalisme spécialisé. La seule existence et la relative importance du phénomène des hybrides – voire sa banalisation – sont pareillement significatives (et ce, au-delà des conditions précaires qui peuvent mener certains de ces individus à revêtir un habit comme l'autre). En fait, l'hybridation entre journalisme et communication se verrait en quelque sorte légitimée par les objectifs poursuivis par les membres de l'ACS : les deux univers, que d'aucuns considèrent antinomiques, ne

constitueraient que deux voies de médiation parallèles, aussi utiles l'une que l'autre à l'égard de la finalité à atteindre, soit la promotion de la science.

Il existe chez une majorité de journalistes scientifiques une volonté d'étendre la place de la science dans la société (comme en font foi les mandats que s'assignent les diverses associations qui les regroupent). Plusieurs journalistes scientifiques considéraient de la sorte qu'il y a plus pressant que la critique, qu'il faut d'abord pallier l'« ignorance » du public en matière de science. Tristani-Potteaux (1997) avance ainsi que les journalistes scientifiques français se préoccupent grandement du fait que les citoyens manquent de moyens, de connaissances scientifiques pour bien participer aux débats publics. Elle cite, à titre d'exemple, une journaliste scientifique : « *Comment comprendre notre environnement si on ne sait pas ce qu'est une plante transgénique ? Cette culture scientifique est la base même de notre démocratie*³² ».

De tels propos trouvent écho au Québec au sein de l'ACS, qui se donne comme objectifs explicites, entre autres, d'« *étendre la place de la science dans les médias francophones au Québec*³³ » et d'« *accroître l'intérêt et la connaissance du public pour la science*³⁴ ». Il y a « *urgence à promouvoir la culture scientifique*³⁵ », considère l'Association, et, manifestement, péril en la demeure :

*« Le public a d'autant plus besoin d'un accès facile à la culture scientifique qu'une grande partie des Québécois en est exclue dès l'adolescence. Dès l'école secondaire, en effet, les jeunes ont à choisir entre la filière "science" et la filière "humaine" [...] Cette division est lourde de conséquences. Surtout quand on songe que la majorité des décideurs de notre société (politiciens, magistrats, fonctionnaires, administrateurs d'entreprises...) sont issus de la filière "humaine". Leur fréquente méconnaissance des réalités scientifiques constitue un grave problème de société*³⁶. »

Pour la plupart des journalistes québécois (et nord-américains), l'appui à un pareil plaidoyer – et la « mission » qu'il engendre – créerait une dissonance certaine. Chez les journalistes scientifiques, cette adhésion est pleinement légitimée par une conception autre du journalisme ; elle en découle en fait presque naturellement (tout comme le rapport singulier aux sources scientifiques que révèle l'enquête). Cette conception, elle-même prescrite par un intérêt préexistant à « magnifier » la science, est celle, plus pédagogique et plus engagée, du journaliste-éducateur.

La passion des journalistes scientifiques pour leur objet est certes vouée à de très nobles desseins : les membres de l'ACS ne prônent pas la science pour elle-même, mais en relation avec son apport à la gouverne de la Cité (rappelons à ce sujet l'importance que les journalistes scientifiques accordent aux fonctions « civiques » du journalisme). Toutefois, à une époque où l'ensemble du journalisme, tout particulièrement nord-américain, semble s'orienter vers une formule plus conviviale et empathique, selon laquelle les journalistes conversent d'égal à égal avec leur public et s'accordent de plus en plus à ses besoins et à ses demandes, une attitude trop poussée d'éducateur ne risque-t-elle pas d'être interprétée par le grand public comme paternaliste ou élitiste ? De là, le journalisme scientifique ne risque-t-il pas de se cantonner auprès d'un public acquis et déjà intéressé ? Ses acteurs n'aspirent-ils pas au contraire ? ■

Notes

1. Florian Sauvageau est coordonnateur des activités de la Chaire de journalisme scientifique Bell Globemedia. L'enquête dont rend compte cet article a été réalisée dans le cadre des travaux de cette chaire. Les auteurs remercient Marianne Kugler et David Pritchard pour leur aide et leurs commentaires.
2. La Fédération a été créée au Brésil en 2002 lors du 3^e Congrès mondial des journalistes scientifiques. Le 4^e Congrès mondial a réuni à Montréal en 2004 plus de 600 participants, provenant de 58 pays, dont au moins 300 journalistes scientifiques. La prochaine rencontre aura lieu en avril 2007 à Melbourne en Australie.
3. Site Internet de la CSWA, www.sciencewriters.ca/aboutus.html, consulté le 14-05-2005. Traduction libre.
4. Créée sous le titre d'Association québécoise des professionnels de la communication scientifique, elle changea de nom dès 1978. La date de fondation de l'association est imprécise. Un communiqué émis en octobre 1976 annonce sa naissance le 8 octobre. La première assemblée générale n'eut lieu qu'en février 1977, date retenue comme point de départ. Les membres fondateurs n'étaient pas que des journalistes, mais aussi des muséologues ou autres agents d'information. Les journalistes sont aujourd'hui minoritaires au sein de l'association. Voir à ce sujet *L'Omniscient*, bulletin de l'Association des communicateurs scientifiques, spécial 25^e, mai 2002, p. 3 et 9.
5. *Ibid.*, p. 3.
6. En France, l'Association des journalistes scientifiques de la presse d'information (AJSPI) abrite le Club de l'AJSPI, qui regroupe des chargés de relations extérieures, des attachés de presse, des directeurs ou présidents d'entreprises et d'organisations publiques ou privées, concernés par l'information scientifique et technique et « *qui souhaitent mieux se faire connaître et mieux connaître les journalistes* » (site Internet de l'AJSPI, www.ajspi.com, consulté le 14-05-2005). Si ces fréquentations étonnent, elles ne sont pas exclusives aux journalistes scientifiques : des reporters d'autres spécialités ne se privent pas non plus de fraterniser avec leurs sources. Dans le cas du journalisme

politique, les *Press Clubs* en constituent une belle illustration. Ainsi, à Ottawa, le *National Press Club of Canada* (Cercle national des journalistes) accueille, à divers titres, journalistes, agents d'information des ministères et sources diverses, attachés politiques, etc. Leurs fréquentations sont toutefois davantage sociales. On voit mal journalistes et attachés politiques, réunis en colloque, cherchant de meilleures façons de faire connaître la vie parlementaire.

7. SICARD Marie-Noële (1997), « Pratiques journalistiques et enjeux de la communication scientifique et technique », *Hermès*, n° 21, p. 152.
8. NELKIN Dorothy (1987), « The Culture of Science Journalism », *Society*, 24, 6, p. 24.
9. *Ibid.*
10. CHARON Jean-Marie (1993), *Cartes de presse : Enquête sur les journalistes*, Paris, Stock, p. 118.
11. *Ibid.*
12. TRISTANI-POTTEAUX Françoise (1997), *Les Journalistes scientifiques : médiateurs des savoirs*, Paris, Economica, pp. 8-9.
13. CHAMPAGNE Patrick (1999), « Les transformations du journalisme scientifique et médical » in MATHIEN Michel (dir), *Médias, Santé, Politique*, Paris, L'Harmattan, pp.51-61.
14. *Op. cit.*
15. *Op. cit.*, p. 152.
16. SORMANY Pierre (2000), *Le métier de journaliste*, Montréal, Boréal, p. 272.
17. Les entrevues téléphoniques, d'une vingtaine de minutes en moyenne, furent menées par la firme de sondage CROP entre le 15 avril et le 30 mai 2003. Considérant que 118 personnes inscrites sur la liste des membres de l'association répondaient à nos critères de base (voir la note suivante), nous avons obtenu un taux de réponse de 75%, et sommes de fait convaincus que nos données reflètent très bien le portrait de l'ensemble des membres de l'ACS.
18. Notre classement est essentiellement constitué à partir du type d'employeur : les répondants à l'emploi d'un ou de plusieurs médias sont considérés comme « journalistes scientifiques » ; ceux qui sont à l'emploi d'« une ou plusieurs autre(s) entreprise(s) (ou organisme(s)) privée(s) ou publique(s) » constituent le groupe des communicateurs scientifiques ; et les répondants employés à la fois par un média et une autre entreprise privée ou publique sont les hybrides. Précisons également que, dans le cas des journalistes et des hybrides, nous n'avons retenu que les répondants pour qui la science est l'affectation première (ceux qui y consacrent la majorité de leur temps de travail). Il est par ailleurs pertinent de noter que les communicateurs sont aux trois quarts à l'emploi d'entreprises ou d'organismes à intérêts non commerciaux (gouvernements, musées, centres de loisirs scientifiques, etc.). Quant aux journalistes scientifiques, nous ne pouvons, pour des raisons de confidentialité (le milieu étant très petit), donner plus de détails sur la nature des employeurs. Mentionnons cependant que nous avons interrogé des journalistes provenant d'un large éventail de médias.
19. Cette estimation résulte d'une recension menée auprès des principaux médias québécois qui s'intéressent de près ou de loin à la science.

20. PRITCHARD David et SAUVAGEAU Florian (1999), *Les journalistes canadiens : Un portrait de fin de siècle*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval ; PRITCHARD David, BREWER Paul R. et SAUVAGEAU Florian (2005), « Changes in Canadian Journalists' Views about the Social and Political Roles of the News Media : A Panel Study, 1996-2003, *Revue canadienne de science politique (Canadian Journal of Political Science)* , vol. 38, n° 2, pp. 287-306. Le questionnaire que nous avons utilisé est, à quelques nuances près, le même que celui des enquêtes de 1996 et de 2003 sur les journalistes canadiens (ce dernier est lui-même inspiré des travaux de David Weaver et de G. Cleveland Wilhoit sur les journalistes américains [voir Pritchard et Sauvageau, *Op. Cit.*, pp. 4-5]). Il nous faut par ailleurs signaler que, dans la mesure du possible, nos résultats seront standardisés selon les modèles de l'enquête de Pritchard et Sauvageau : en ce qui concerne les moyennes, deux décimales seront donc conservées.
21. De même, les communicateurs scientifiques et les hybrides jugent plutôt sévèrement l'industrie de la communication scientifique en général : invités à se prononcer sur la réussite de ce secteur à informer le public, ces deux groupes ne lui accordent que 2,9 sur 5.
22. Pour des raisons pratiques, le syntagme « ensemble des journalistes » sera utilisé dans tous les tableaux ; il réfère plus exactement aux résultats concernant l'ensemble des journalistes francophones canadiens (de l'enquête de Pritchard et Sauvageau de 2003).
23. Signalons au passage que, dans le cas de l'ensemble des journalistes francophones, d'autres médias devancent *Le Devoir*, soit le quotidien torontois *The Globe and Mail* et *La Presse* (avec respectivement 13% et 11% de taux d'admiration).
24. BALZAC Honoré de (1991 [1843]), *Les journalistes. Monographie de la presse parisienne*, Paris, Arléa, pp. 36-38.
25. GRANT Gerald (1979), « Journalism and social sciences : continuities and discontinuities », in GANS, Herbert J. (ed.), *On the Making of Americans: Essays in Honor of David Riesman*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, pp. 291-313.
26. LANGLOIS Simon et Florian SAUVAGEAU (1982), « Les journalistes des quotidiens québécois et leur métier », *Politique*, 1, 2, pp. 5-39.
27. *Ibid.*, p. 14.
28. Langlois et Sauvageau ont d'ailleurs déjà fait ressortir un certain cynisme chez les éducateurs, une tendance à être les plus sévères à l'endroit de la qualité du journalisme québécois. *Op. Cit.*, pp. 33-34.
29. *Op. Cit.*, p.118.
30. SORMANY Pierre (2004), *Journalisme et communication dans le champ de la science*, document remis lors d'une conférence donnée dans le cadre d'un cours de journalisme scientifique à l'hiver 2004 à l'Université Laval.
31. *Ibid.*
32. Marie-Odile Monchicourt, in TRISTANI-POTTEAUX, *Op. cit.*, p. 43.
33. Site Internet de l'ACS, www.wacs.qc.ca/portrait/objectifs.htm, consulté le 21-04-05.
34. *Ibid.*
35. Site Internet de l'ACS, www.wacs.qc.ca/portrait/philosophie.htm, consulté le 21-04-05.
36. *Ibid.*